

Henri Massis

LES LETTRES

LE CAS DE M. JACQUES RIVIÈRE

CRITIQUE, essayiste, esthéticien et naguère romancier, M. Jacques Rivière a, depuis ses débuts dans les lettres, identifié ses efforts et ses tentatives avec ceux de cette *Nouvelle Revue française* dont il fut, dès 1909, l'un des premiers fidèles, puis le secrétaire de rédaction et enfin le directeur quand elle reparut après la guerre (1). Disciple appliqué de ses successives préférences, et désormais inspirateur et guide de ses initiatives, ce jeune écrivain représente mieux qu'aucun autre un mouvement qui n'a pas laissé d'exercer, depuis plus de dix ans, une influence certaine sur la nouvelle littérature. Théoricien et purement spéculatif par le tour de son intelligence, la qualité de ses investigations, mais tout replié sur soi et avide de se décrire par scrupule naturel, le mérite de Rivière, le service qu'il nous rend, c'est que son travail de mise en formules nous permet de

(1) Les premiers essais de Jacques Rivière, réunis en 1911 sous le titre d'*Études*, sont consacrés à Paul Claudel, André Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin. — Depuis lors, il n'a publié que deux volumes, un essai sur *l'Allemand*, édité en 1918, à son retour de captivité, et un roman, *Aimée*, qui vient de paraître. Mais c'est dans la *Nouvelle Revue française*, où il collabora dès la fondation, qu'on doit chercher le témoignage de son activité littéraire, suivre les directions de sa pensée — et notamment dans ses études sur *la Sincérité* (janvier 1912), *la Foi* (novembre et décembre 1912), *le Roman d'aventures* (mai, juin, juillet 1913) et, plus récemment, dans ses essais sur la gratuité de l'art, sur Dostoïevsky, sur Marcel Proust, dans ses nombreuses notes critiques, qui n'ont pas été réunies en volume.

juger sans équivoque des tendances qui volontairement s'y dérobent ; et cela, dans le moment où nous pouvons en évaluer le retentissement psychologique, moral, humain, sur une individualité qui les a si personnellement vécues que l'expression de ses idées n'est, en son fond, que la plus pathétique confiance. Sensible comme un cardiographe aux moindres bruissements de la pensée, et invinciblement porté à en faire la nourriture de son âme, son esprit, par ailleurs épris d'analyse, de distinction intellectuelle, soumet tout aussitôt ses mouvements émotifs à une discrimination explicite, et les débrouille pour les schématiser, les rendre formulables. Aussi Jacques Rivière est-il trop théoricien pour n'avoir pas fait de ses propres tendances une méthode, — la méthode d'un classicisme nouveau, — celle-là même où il cherche à définir l'originalité de son groupe et des maîtres qu'il revendique, et qui serait, si nous l'en croyons, l'apport des écrivains de la *Nouvelle Revue française*. « Quand l'art intellectualiste aujourd'hui en bouton, dit-il, se sera complètement épanoui, on s'apercevra que nous en avons été les précurseurs véritables et on reconnaîtra en particulier, j'en suis sûr, dans l'évolution d'un André Gide, un des plus curieux et des plus savants efforts qui aient jamais été tentés par un écrivain pour discipliner sa sensibilité et lui faire produire sous l'action de l'intelligence des fruits dont elle ne semblait pas d'abord capable. »

C'est donc d'André Gide, de son exemple, de son art, que Jacques Rivière et ses amis de la *Nouvelle Revue française* se prévalent comme d'une sorte de filiation spirituelle ; c'est sous son signe qu'ils placent leurs recherches et leurs œuvres, c'est auprès de lui qu'ils s'orientent, c'est à lui qu'ils demandent une direction, un appui, — à tout le moins l'appui de son silence. Car, rebelle à se laisser définir et impatient de toute contrainte, — fût-ce celle de ses propres disciples, — André Gide élude la responsabilité ; il ne craint rien tant que de se compromettre et, dans la revue même qu'il inspire, il écrivait naguère : « Plus je m'en retire, plus on croit que c'est moi qui dirige. Il est vrai que Rivière me fait cet honneur souvent de me demander conseil ; pour moi, qui surtout ai souci de donner à chacun de l'assurance, je l'encourage en ses initiatives ; or, c'est toujours dans celles qui diffèrent le plus de ma façon de voir que le public se plaît à reconnaître le plus mon esprit. » Quelque soin que prenne M. Gide de ne point se laisser contrefaire, quelque gêne qu'il éprouve notamment à voir se lever devant lui, malgré lui, l'image que s'en composent ses plus fervents adeptes, cette image prend pour nous une forme plus réelle, plus positive, plus vraie, que l'inquiétante et mobile figure où se dérobent ses regards. On ne connaît une œuvre —

et surtout une œuvre comme la sienne — qu'en évaluant son influence, en définissant sa nature et l'on imagine aisément le malaise que lui cause un témoin tel que Jacques Rivière.

Nul n'a été aussi profondément mordu par l'esprit gidien, nul ne l'a épousé avec une si caudide ingénuité, ne l'a laissé si intimement pénétrer dans son être mental, nul ne l'a reçu avec cette inquiétude effrayée et cette conscience ravie. Il n'est pas jusqu'aux mouvements mêmes qu'il a osés pour éloigner ses sortilèges, jusqu'aux « sorties » qu'à sa suite toujours il a tentées pour en guérir, il n'est pas jusqu'à ses échecs, qui ne le lui aient rendu plus soumis. Égaré un instant à la suite de Claudel, de Péguy, — comme pour reprendre confiance — ses troubles l'ont ramené vers Gide avec une sorte de goût accru de sa complexité. Il en a davantage encore mesuré et subi les ravages, il en a mieux développé les virtualités secrètes, il l'a plus complètement spécifié, livré, trahi, portant dans cette entreprise je ne sais quelle rigueur cartésienne, appelant à son secours l'investigation implacable de Proust et la psychanalyse de Freud pour que rien n'en fût célé, que rien ne restât obscur — mais sans parvenir toutefois à couvrir ce sanglot qui est au fond de sa gorge, ni à masquer une angoisse dont il s'acharne à faire une affreuse joie.

Un tel témoin, dis-je, ne peut que gêner Gide. Depuis dix ans attaché à ses pas, Rivière est là, avec son regard droit, sa trop évidente honnêteté, qui dessine en logiques épures, qui met en définitions, les caprices et les nuances tortueuses de ce cœur refusé. En le cernant, il le défigure, l'immobilise ; il détruit l'ineffable. Mais plus encore que de se sentir démasqué par la sympathie, Gide souffre de cette inquiétude qu'il voit en son disciple, et que certains lui attribuent par retour. Gide ne se veut pas inquiet ; il ne doit pas l'être ; pour dispenser ses maléfices, il ne faut pas qu'il le soit, — et seule notre générosité peut lui prêter un sentiment qu'il cherche à faire naître chez autrui, mais dont il lui déplaît qu'on le croie entamé. Ce qui visiblement l'irrite chez Rivière, jusqu'à ne point craindre de le désavouer dans sa propre revue, c'est que le commentaire continu qu'il a fait de son œuvre — sous forme d'éloges, de théorie, de roman, voire de politique intellectuelle — soit traversé d'une sorte de malaise moral, d'insatisfaction douloureuse, de vertueux sursauts, et comme d'intime rancune.

Car — et gidien par là même — Rivière trouve partout prétexte à d'incessantes confidences. Si son activité fut presque exclusivement celle d'un essayiste et d'un critique, c'est que les événements de sa propre vie sont d'ordre littéraire et esthétique. Ses aventures, ses enthousiasmes s'appellent Baudelaire, Claudel, Gide ; Proust et

Freud sont les dernières rencontres de cette âme livresque, « monstrueuse et innocente » ; la musique et la peinture — par les côtés où elles touchent à la littérature — ne lui ont pas moins servi à s'informer sur lui-même, à nourrir une sensibilité d'autant plus avide qu'on la devine plus neuve, plus préservée, hérissée de défenses morales, et goûtant pour la première fois aux plaisirs raffinés de la haute culture. D'où leur singulière virulence sur une personnalité par ailleurs timide, mal armée devant la vie, qui cherche là comme un aliment psychique, le substitut des émotions qu'elle craint, par une sorte de pudeur et d'effroi, de demander à la réalité, aux choses du dehors. Ajoutez à cela une conscience appliquée, méticuleuse, que la discipline universitaire a formée et à qui les études philosophiques ont donné le goût des concepts et de l'abstraction. De toutes ses lectures, de ce voyage intérieur à travers les œuvres littéraires les plus « neuves », les plus « modernes », de ses contacts avec les écrivains que rassemble la *Nouvelle Revue française*, Jacques Rivière a fait des émotions et des théories. Théoricien, il a mis des chevilles doctrinales dans les tentatives les plus anarchiques que la « gratuité de l'art » ait jamais engendrées ; mais il ne les a formulées avec tant de pertinence, il n'a dépensé tant de subtilité à les faire tenir en notions spéculatives, que pour mieux déceler, par son exemple et ses aveux, tout le trouble qu'elles causaient à une âme droite, sincère, et qui les épouse sans réserve. Il y a là un cas de représentation vraiment unique, le cas d'un disciple, d'un disciple qui à son tour enseigne, — et qui effraie son maître par la sincérité qu'il met à le contrefaire et aussi par l'effort douloureux qu'il prend à se contrefaire lui-même, ce qui est pire qu'un désaveu.

On a souvent, en effet, parlé de l'influence d'André Gide ; on a dénoncé sa malfaisance ; mais rien ne vaut comme un exemple vivant, comme une prise directe sur un cas individuel, concret, pour en étudier l'étendue. — Jacques Rivière est cet exemple : en le suivant, nous accompagnons Gide tel qu'il est pour qui vit à son imitation, pour qui l'a suivi jusqu'en ses vellétés de conversion, qui a prévenu ses tentatives ; mais Rivière lui est trop attaché pour avoir son détachement et voilà ce qui fait le pathétique d'une telle aventure.

* * *

L'un des premiers essais de Jacques Rivière fut un éloge d'André Gide, — et c'est déjà une confession. « Le propre de la confession, disait Péguy, est de montrer surtout les pièces invisibles et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. » Mais Rivière n'admet pas qu'il y ait

des sentiments qu'il faille taire, ou plutôt c'est à ceux-là surtout qu'il s'attache, qu'il donne une place édue, car il ne sait rien de plus beau que de connaître son cœur, de le sentir peser en soi. N'être pas un esprit trop vite fixé, ne pas choisir entre les idées, même entre celles qui se repoussent, les embrasser d'une même croyance, n'en refuser aucune, autant de signes, à ses yeux, d'une âme impartiale et vivante. Et de quoi loue-t-il Gide? d'être un « esprit qui ne connaît pas les sacrifices logiques » : « A se sentir tellement ingénieux, dit-il, il goûte en même temps un ravissement et une souffrance. Sa complexité forme un insaisissable réseau qui l'arrête de toutes parts et lui interdit de parvenir jusqu'aux brutales vérités du monde. »

Mais sous la louange, on sent poindre l'effroi ; car la souffrance que Rivière prête à Gide, c'est lui-même qui l'éprouve. Dans quelle mesure la complexité lui est-elle naturelle, dans quelle mesure cette âme sans volonté et d'avance renonçante y cherche-t-elle la justification de sa disgrâce? Dès ses premiers aveux, le « gidisme » a si bien pénétré son sang, qu'on ne sait plus s'il ne s'est pas substitué à lui-même ; de personnel et de vrai, nous ne discernons rien que l'accent de sa misère et de sa solitude. Les beaux jours de son enfance affluent dans sa mémoire comme des « souvenirs empoisonnés » : « J'écoutais, dit-il, mon cœur tout désorganisé par le calme et le beau temps. Une quiétude horrible me corrompait... Si satisfaite est mon âme qu'elle est pleine de découragement. » Et encore : « Toutes choses sont bien, Seigneur, puisqu'elles existent, mais donnez-moi du moins la force de supporter cette pensée... Ce qu'il y a d'affreux, c'est que cela ne soit bien que parce que cela est. »

Un refus des conditions du réel, une sorte de crainte de la vie, de l'utile, des événements extérieurs, de « l'immense règne du concret », — et avec cela le désir d'y aborder, de s'élançer vers tout ce qu'il n'a pas, voilà le fond de ce cœur douloureusement imprégné de sa faiblesse et qu'aggrave sa clairvoyance, comme une force rongeuse qui, pour s'être vu refuser l'expansion, s'exerce à rebours et le mine.

Loin de la combattre, cette dangereuse complexité, Rivière la cultive comme une grâce, un signe d'élection ; bien plus, il la protège et l'honore ; et c'est par là que Gide lui est si cher, par là qu'il a influé sur lui. « Quand j'ai rencontré Ménélaque (1), dit-il, j'ai senti se défaire soudain mon malaise et naître un émerveillement délicat, comme égaré : ne plus rien refuser, ne plus savoir de différences ni de dignités, devenir tellement ignorant de toute prédilection que chaque minute s'emplit d'un plaisir qui vaille tous les autres. » Mais, de cette joie

(1) *L'Immoraliste*.

terrible dont Gide est possédé, quelque chose en lui tout aussitôt s'écarte : « Rien n'est plus défendu qu'une telle joie, dit-il. Elle est notre plus grand crime possible. Nous ne sommes pas nés pour être joyeux, mais pour souffrir et pour n'être plus. » Car quoi qu'il fasse et qu'il prétende, Rivière n'atteint pas à cette sérénité presque insupportable qui l'émerveille chez un Gide, chez un Proust. Il y a jusque dans sa résistance à choisir, une sorte de scandale intérieur qui reste inapaisé : et jamais Rivière n'arrivera à ce que le péché soit pour lui une chose inconnue... Mais dès l'abord — et bien qu'il ne puisse nous céler son effroi, il s'interroge : « Et moi, dit-il, que ferai-je si cette joie interdite, parfois, je la ressens? Je ne peux pas la nier, elle est aussi claire à certains instants que ma vie même. »

La *sincérité* ne lui commande-t-elle pas de l'accueillir? Seule la moralité pourrait y faire obstacle. Mais à ses yeux, elle n'est rien désormais qu'une perspicace ignorance ; elle consiste à ne pas tenir compte de certains sentiments, à ne pas les apercevoir... « Être honnête, dit-il, c'est n'avoir que des pensées avouables ; être sincère, c'est avoir toutes les pensées. » Et de sa rencontre avec Gide, Rivière tout aussitôt formule l'enseignement en un essai sur la *Sincérité envers soi-même* (1912), qui est en quelque sorte la justification, la doctrine secrète où s'appuie toute la littérature « confessionnelle », autobiographique, que nous voyons aujourd'hui foisonner. Un tel essai est important en ce qu'il nous offre une description exacte du mal pernicieux qui corrompt la plupart des jeunes écrivains que le « gidisme » a touchés ; la précision, le scrupule qu'il met à ne rien céler de cette « dangereuse vertu » nous éclaire sur ce que trop souvent elle dissimule.

Être sincère, c'est d'abord ne point choisir, ne point exclure, ne pas céder à l'appel d'un de ces « bons devoirs universels qui façonnent notre docilité », c'est refouler ces impulsions vertueuses qui mutilent l'âme et l'appauvrissent, c'est suspendre en soi « toute chimie pragmatique » ; mais c'est surtout accueillir ces pensées jusqu'où l'on ne va pas, ces secondes pensées qui sont les vraies — et dont la vérité, j'imagine, se reconnaît surtout à leur malignité. Car cette sincérité singulière, ce désir d'intégrité de soi qui n'est, en son fond, qu'une déviation morbide de ce qu'un moraliste appellerait le sens du péché, cette sincérité, dis-je, s'arrête aux étages les plus bas, comme ravie de découvrir qu'aucune pensée ne lui est interdite : « Rien n'est impossible en moi, dit Rivière, il n'est rien à quoi je n'aie songé... Un homme me disait de sa femme qu'il aimait passionnément : « J'ai souhaité sa mort « plus d'une fois, par grand espoir de retrouver cette liberté qu'elle

« m'a prise et de tout ignorer à nouveau de l'avenir... Mon désir le plus bas n'a pas épargné ce qu'au monde je respecte le plus... « Cependant, je ne suis pas un misérable. » Et Rivière d'ajouter : « En moi non seulement [il y a] des amours, mais aussi des haines que personne ne songe à soupçonner : haine de celui qui me fait du bien ; elle jaillit, brusque, au moment où je le remercie ; besoin trop ravissant de laisser se perdre celui que j'aime, quand un signe suffirait à l'avertir ; désir de troubler sa paix simplement parce que je le sens auprès de moi ne pas souffrir..., longue méditation de petites perfidies dont il serait si amusant d'essayer la pointe ; remords de n'avoir pas profité de telle occasion de faire le mal ; calculs si bas qu'il semble que ce soit un autre qui les fasse. »

Mais les mots mêmes qu'emploie Rivière trahissent son dessein, car le langage dont il use est tout pénétré de moralité : *bien, mal, remords*, qu'ont à faire ces valeurs morales pour qui n'entend prendre de ses sentiments que le psychologique et les accueillir tels qu'ils sont ? D'où vient donc qu'il les juge et selon une mesure qu'il a, dès lors, répudiée ? C'est là que se révèle la secrète blessure de Rivière, ce qu'il s'obstine à tenir pour une imperfection, une faiblesse — au regard du gidisme — et qui est chez lui comme l'inquiétude, le tourment du meilleur, le pressentiment d'une joie plus pure : il étouffe dans l'immoralisme. Il a beau en dissuader la plainte, elle perce jusqu'en cet effort qu'il fait pour ne rien esquiver de lui-même... Pauvre âme maladroite, qui ne veut rien laisser échapper de la vie et qui s'exclut de partout ! Mais quoi qu'il ose, il n'est pas encore si déformé par la sincérité qu'il n'en redoute les conseils : « Toutes ces basses pensées de mon âme, dit-il, tous ces mauvais génies, menus, sournois, pareils à des remords qui se moqueraient de moi, en les remarquant, la sincérité grossit leur importance... L'homme sincère n'ose plus toucher ses sentiments ; il aurait honte de les réformer, de plier le moindre d'entre eux... Il abdique tout empire sur ce que lui propose son âme, il obéit à tout lui-même, sans songer que peut-être le vrai lui-même serait celui qui se maîtriserait et brusquerait ses inspirations trop complexes. » Ainsi s'écarte-t-il insensiblement de sa nature, pour n'en avoir voulu négliger aucun élément.

Cet essai sur *la Sincérité* est daté de 1912. Rivière y décèle tout ce qu'il doit à Gide, tout ce qu'il trouve à exalter en lui. Mais en retour il lui prête son impatience, son besoin d'aller plus loin ; il discerne dans *la Porte étroite* et pour lui-même escompte le « tourment d'une âme que son bonheur ne réussit pas à enfermer ». Est-ce à dire qu'il considère Gide comme déjà chrétien et la confession d'Alissa comme un livre religieux ? Pas encore, mais « Gide n'a pas fini », dit-il, et que

l'auteur de *l'Immoraliste* feigne de se convertir, de se prêter à demi aux raisons qu'un Claudel, par exemple, oppose à son refus, voilà qu'aussitôt Rivière le précède, le devance, le pousse de tout son désir, et si, à son tour, il s'arrête, comme soudain retenu, entravé, c'est qu'une fois encore il cède à Gide, à ce mystérieux silence de Gide, plus terrible qu'un déni.

Bien avant qu'il n'écrivît son essai sur *la Foi*, qui s'achève par la confession de sa défaite, Rivière, en effet, avait rencontré Claudel. De son premier choc avec cette œuvre catholique, il était, comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, sorti bouleversé. « Ceux qui voudront lui échapper, écrivait-il en 1907, sauront le prix qu'il en coûte... Refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus de recours qu'en le néant » ; et, dans le transport de la foi, son âme persuadée laissait alors monter cette prière : « O mon Dieu ! je suis devant vous passionné, hagard, misérable, avec ma force et avec ma faiblesse, avec mon courage et avec ma lâcheté, avec mon ambition et avec mon abjection... Déjà je sens votre feu m'emprendre, déjà vous saisissez en moi ce qu'il y a d'unique et d'essentiel, de plus profond et de caché... Je me révolte et je ne me défends plus ; dans un sursaut, dans un abandon délicieux je vous livre mon cœur... Et voici que ce bonheur, à quoi j'avais renoncé, je le sens qui soudain sourd, monte et m'envahit, non plus fragmentaire et fugitif et comme un sourire dans les larmes, mais fort, continu, inépuisable comme une source vive. »

Mais cette source, Gide allait bientôt la détourner, la corrompre sinon la tarir — et ne lui laisser en échange qu'un désespoir sans fond, une affreuse discorde. Rien de plus pathétique à cet égard que l'essai sur *la Foi* que Rivière publia en 1912 dans la *Nouvelle Revue française*, quelques mois à peine après son essai sur *la Sincérité* : c'est là qu'il faut aller interroger son âme, si on veut la saisir tout entière dans son double mouvement, apprécier ce qu'il y a en elle de fort, de droit et le point où elle s'affaisse, se gauchit, s'abandonne... Et dès l'abord, cette affirmation vigoureuse, ce besoin de santé allègre : « Celui qui croit vaut mieux, pèse davantage, contient plus d'être que celui qui doute ; s'il se trompe, tant pis ! c'est de la force gaspillée, mais c'est de la force ! » Car Rivière n'entendait pas se satisfaire d'un mysticisme vague ; ce qu'il voulait, c'était s'attacher à un dogme et l'observer uniquement : « Non, dit-il, il n'est pas de milieu pour un cœur sincère entre l'athéisme et la religion... Il n'est pas vrai qu'il y ait des arrangements ; qu'on puisse être ceci ou cela, sans l'être tout à fait... Si Dieu n'est pas si clair, qu'il soit une personne et qu'il ait son histoire écrite dans l'Évangile, il n'est donc pas.

Mais, puisqu'il faut que je croie en lui, eh bien ! que ce soit comme il est écrit... C'est en entrant dans les urgentes limites du dogme catholique que mon imagination trouve soudain son aise et sa véritable activité, comme un arbre qu'on plante dans un terrain préparé sent monter en lui sa force et circuler sa sève et ses branches se disposer à la fleur. »

Bien plus, avant même que de montrer la force de la doctrine catholique, l'écrivain, l'artiste qu'est Rivière en avait perçu le rayonnement sur les grandes œuvres de l'esprit : « Celles qui sont nées d'un génie chrétien, dit-il, se distinguent, dès l'abord et toutes seules... Il y a une sorte de naïveté en tout écrivain non chrétien. Il a toujours l'air de quelqu'un à qui l'on cache quelque chose et qui ne s'en doute pas. Il y a un certain dernier mouvement de l'esprit qu'il n'a jamais l'idée de faire. Il y a un fond qu'il ne touche pas. Il va, il vient ; peut-être j'envie sa liberté et qu'il puisse sans scrupules entrer d'un élan si allègre et si cruel dans la vérité. Mais je sens qu'en face d'une certaine question très droite et que je pourrais tout à coup lui poser, il serait sans réponse et ne trouverait de secours que dans la raillerie. » Et c'était pour conclure : « Même lorsqu'il ne s'agit plus de pénétrer le secret des choses, mais seulement d'inventer des personnages et des événements, même dans le roman, le christianisme donne à ceux qu'il inspire un pouvoir spécial et comme une avance en profondeur. » Que songeait-il, par exemple, à reprocher aux personnages d'un Stendhal ? « Ce sont des individus, dit-il, mais non pas des créatures. Il n'y a rien en eux que leur passion ; ils sont tout entiers et seulement ce qu'ils éprouvent... Il manque à leur réalité ceci qu'on ne pense pas à désirer qu'ils soient pardonnés : on ne peut pas prier par eux » ; et il leur opposait l'homme selon Dostoïevsky, cet homme où Dieu a laissé sa marque comme une blessure qui ne se fermera jamais et dont « l'âme cherche à fuir comme le sang ». Il y a plus, en de telles remarques, que la fine pointe d'un psychologue ou d'un critique ; on y sent une âme secrètement pénétrée par la foi et qui n'a pas à s'en prouver les dogmes tant ils se confondent avec elle.

L'idée du péché, en effet, le domine, le harcèle ; elle le saisit comme les larmes. « Cela est vrai, s'écrie-t-il, je n'y puis rien faire ; je suis pareil à ce que j'écoute, j'avais besoin de cela, je sais cela. Je me reconnais soudain... La profondeur d'un tel dogme, comme de tout dogme catholique, c'est la profondeur où il descend en moi. Vous pouvez le nier avec des mots, avec des rires, mais le soir, au moment de se coucher, l'homme fatigué regarde sa journée et il voit un manque en toutes ses actions, un vide entre ce qu'il a fait et ce qu'il

avait résolu de faire... Oui, le péché originel est sur nous. Et il est au monde. Et rien n'en peut guérir que de passer à la vie éternelle. »

Sans doute, après ces aveux, traversés d'une si poignante atteinte, le croyez-vous catholique, et peut-être imaginez-vous que Rivière n'a décrit tout le travail de son esprit que pour guérir ceux-là qui cherchent comme lui à retrouver cette simplicité dont il déclare qu'elle est au-dessus de toute parole et qu'elle ne peut être que la marque de la vérité?... Oh! ce serait trop simple. Il est bien vrai qu'il parle de la foi comme si elle était l'acte immédiat, la pensée la plus intime de sa pensée; mais ce n'est que pour se ménager une plus spacieuse retraite, pour céder à un plus subtil désir et livrer savamment son âme aux démons de la complexité. Rivière n'a pas plus tôt confessé ses raisons de croire qu'aussitôt il se ravise : « J'oubliais, dit-il, la secrète entrave qu'oppose mon cœur à l'achèvement de cette persuasion : non pas une objection, non pas un doute, mais l'impossibilité de souhaiter d'être différent. » C'est qu'alors Rivière tout à coup se souvient de la leçon de Ménalque : ne rien refuser, ne plus savoir de dignités ni de préférences, ne trouver aucun mal... Être sincère, tout accueillir... Mais le catholicisme exige davantage : il demande que nous préférions nos bonnes actions à nos mauvaises, que nous désirions la victoire en nous de ce que nous avons de meilleur; il lui faut ce désir de renoncement si faible, si humble, si étouffé, si intermittent soit-il. « Or, dit Rivière, je ne peux pas souhaiter être différent. Pour chaque sentiment qui paraît en mon âme, trop d'attention, trop de délice s'empare de moi. Je ne pense pas à sa qualité : il vaut ce qu'il vaut. Il ne saurait être inopportun. Le voici : il entre en moi, cela suffit... Je n'ai souci que de le connaître... » Les mouvements de son cœur le ravissent à ce point qu'il ne désire plus rien que ce plaisir. « S'il était un mouvement de l'esprit, dit-il, il ne prévaudrait pas contre le grand mouvement qui m'emporte vers la croyance. Mais un plaisir!... Cela est ailleurs en moi, bien loin de l'intelligence, dans une basse retraite impénétrable. Un plaisir n'a pas besoin de s'expliquer : comme il ne propose aucune objection, on ne peut pas le réfuter... Où prendrais-je du courage pour quitter et dépasser les délices qui m'empêchent? Je lève les mains pour prier. Mais quoi! à la source de ce geste et jaillissant avec lui d'un même jet, je trouve un émerveillement qui me suffit... »

Et des hauteurs où son âme s'était élancée, le voilà soudain qui dérive et redescend vers lui-même, vers ces régions obscures dont il ne veut rien ignorer. Il épie ce fond trouble, insoumis, ce dangereux inconnu où s'abritent ses mauvais désirs, avec une stupeur, une

suavité, un étonnement compliqué de scandale et de tentation. Et au moment même où il tombe dans la disgrâce, il avoue ressentir comme une paix délicieuse à voir les sentiments terribles qu'il a forcés dans leur retraite affleurer devant son esprit et nourrir son impitoyable enquête. De chaque jour, en effet, il attend non pas qu'il le rapproche de la perfection, mais qu'il lui révèle quelque chose de nouveau sur son cœur ; non pas d'être meilleur, mais d'être plus étroitement en possession de son âme. « Ma passion, dit-il, est de ne rien toucher à moi. »

Un être intact, n'est-ce pas précisément ce que Rivière admire en Gide, et c'est là ce qu'il veut être à son tour. Il suit son mauvais génie comme ces anciens damnés qui couraient après leur supplice. Car tout ce qu'on trouve en lui de réfractaire, d'immobile, cette complexité dont il n'arrive pas à désirer qu'elle s'apaise, c'est toujours la morsure de l'immoralisme gidien. Sur aucune âme, on n'en saisit mieux les désastres, la redoutable prise : car, dans cet enjeu, c'est le mouvement même de la grâce, à tout le moins le désir éperdu qu'il en a que l'influence de Gide a dissuadé et meurtri.

De quelle espérance pourtant Jacques Rivière s'était jadis porté du côté de Péguy, vers son active charité : « Depuis qu'il est en moi, écrivait-il en 1912, depuis qu'il est entré dans ma maison, que n'a-t-il pas remué?... Il ne cesse de me travailler... Son *Mystère des Saints Innocents* est parmi les livres les plus graves, parce qu'il est parmi les livres qui disent des choses plus simples que celles qu'on a pensées... » Mais un souffle sans amour tout aussitôt le brûle : « Je ne puis néanmoins, fait-il comme un qui se repent et demande pardon, je ne puis quitter les soucis que Péguy voudrait m'ôter... Je ne peux pas aborder le monde d'une âme si rassurée, ni être à ce point persuadé qu'il ne recèle rien de dangereux. Il est trop simple de tout supposer simple à l'avance. Que de cachettes j'aperçois, que de monstres, que de rires là même où il n'y a point d'espérance, que de bouches par où s'exhale cet esprit terrestre qui nous inspire le désir et la satisfaction de soi. » Au plus fort de sa contrition, il semble en effet que Rivière ait entendu le rire de Menalque et son brûlant conseil : « Apprends de toi tout ce qu'on en peut savoir », et le voilà qui s'arrête, se détourne, s'enlise ; une concupiscence le possède plus dangereuse que celle de la chair, la concupiscence de l'esprit ; et dans le christianisme dont il exaltait tout à l'heure la morale et le dogme, il ne voit plus que la source d'un plaisir impie où il goûte « le renforcement de la volupté — sa haute dignité de crime — et aussi l'enrichissement de la spéculation et de la vertu même par l'afflux secret du désir. » Peut-être, à la clarté d'un tel exemple, le mot de

démoniaque que nous avons naguère employé pour définir l'action d'André Gide ne semblera-t-il plus hasardeux. Mais une sorte de pitié nous prend devant l'affreuse déréliction de l'âme qui s'est ainsi livrée.

Les éléments de ce drame intérieur, je ne les ai cherchés que dans l'œuvre critique de Jacques Rivière, et c'est à dessein que je ne parle de son roman : *Aimée*. On y retrouve cette même complexité, cette même perversité psychologique qui lui fait éprouver le respect le plus profond, l'admiration la plus soumise pour tout ce qu'il lui arrive de moins opportun, pour tout ce qu'il invente de sentir. Maladie torturante et frénétique, cruauté sans but, sans direction, sans pointe, et pire qu'aucune débauche ; fallait-il que nous eussions encore ce témoignage-là des désordres que la littérature a portés dans cette âme inapaisée ? Il y aurait sans doute à en tirer bien des remarques d'ordre esthétique, car c'est toute une méthode d'analyse introspective qui s'en dégage, une méthode qui, à l'aide de Proust et de Freud, entend renouveler la haute littérature psychologique, intellectualiser les mouvements émotionnels, les rendre plus explicites, plus lucides. Il y faudrait toute une étude, je la tenterai peut-être un jour. Mais puisque c'est à son âme que Jacques Rivière veut nous intéresser, — et jusqu'à lui soumettre l'art, — je ne puis le quitter sans songer à cette interrogation douloureuse qu'il nous adressait jadis : « Comment s'y prendre pour en avoir assez ? Comment ? dites-le-moi ? Je ne sais par où aborder à ce reniement de moi-même. Une seule pensée en moi : que va-t-il se produire encore ? Comment cela va-t-il finir ? »

Rivière a voulu pousser si loin cette passion de l'épuisement de soi, il a mis tant de scrupules à ne rien juger trop mince pour mériter d'être accompli, qu'il a étouffé dans son cœur les grandes choses qui s'y lèvent sous le foisonnement des petites, et à ce point qu'on ne les distingue plus. Par crainte de s'appauvrir, il se refuse à « équilibrer sa sensibilité », à la rendre normale ; il vit dans une sorte de détresse qu'il renouvelle, portant sur soi tout le bagage de son angoisse. Ce goût effréné du sentiment clandestin, cette religion des obstacles de l'âme, cette curiosité de soi est en lui comme une sorte de venin qui flétrit tous les tissus sur son passage. Que cette déchirante dépense est vaine qui aboutit à cet insupportable malaise ! Mais l'acharnement moral que Rivière a porté dans une œuvre qui contrarie si exactement la morale, ne décèle-t-il, point tout ce qu'il y a en lui de besoins religieux, refoulés, comprimés, qui ne demandent qu'à rejaillir. Il appelle la foi, la redoute, mais elle le tient par en dessous, elle occupe tous les points stratégiques de son âme. « Un

manque de rivages », voilà ce dont il souffre : il est devant soi comme devant un abîme sans fond. Dissocié, démembré, suffoqué par lui-même, il a si bien sondé sa misère qu'il vit dans l'irrespirable. Mais quoiqu'il veuille par l'esprit transcender son être moral, il en est accablé ; et s'il ne trouvait pas je ne sais quelle fausse intrépidité à rebrousser en lui les forces qui aspirent à la certitude, à la croyance, son besoin de se confesser irait là où il tend, vers Celui qui délie les âmes. Puisse-t-il éloigner son mauvais destin, connaître un autre objet que de lui-même, entendre le conseil courageux et simple que Charles-Louis Philippe donnait à André Gide, lorsque parut *le Retour de l'enfant prodigue* : « Hâte-toi. Sois un homme. Choisis. »

HENRI MASSIS.